

SÉMINAIRE 2015-2016.

FIG. (FIGURE, IMAGE, GRAMMAIRE)

I. SÉMINAIRE : INTRODUCTION

« Nous espérons que notre formule
“désintéressement plus admiration” vous séduira »
Marcel Broodthaers, *Département des Aigles*,
lettre du 7 sept. 1968

Khrè to legein te noiein t'eon emmenai. Parménide

L'usage de la littérature n'est pas simple. Ce qui ne veut pas dire qu'il est « spécialement » complexe, mais bien plutôt qu'il ne présente pas d'évidence. La littérature – pourrait-on dire – est l'usage de la lettre (des lettres, c'est-à-dire l'usage de ce que les latins nommaient *elementa*). Ce qui n'est pas simple est alors l'usage que nous faisons de l'usage des lettres. Qu'est-ce qui est alors si « spécial » dans l'usage de ces lettres ? Ce qui est si difficile dans l'usage de la lettre a été absorbé dans le plan métaphysique de l'interprétation de la vérité et de l'ordre (*arkhè*) et que dès lors elle est inscrite et bloquée dans le système dialectique de cette métaphysique. La crise majeure et fondamentale de la pensée occidentale consiste à tenir les « éléments » du monde dans un plan réduit de ce qui est tel quel donné à l'être et ce qui est de l'ordre de l'agir humain. Autrement dit un plan de l'externalité et un plan de l'internalité. Le

plus grand problème est alors la loi : entre celle qui est donnée en tant que telle et celle qui est produite par l'être. En somme le problème métaphysique de l'ordre. Or ce qui inscrit l'ordre (et la loi) est la lettre. Elle devient alors l'enjeu fondamental de la lecture de cet ordre. « Usage de la lettre » signifie la manière avec laquelle nous sommes en mesure de lire un ordre. La dialectique occidentale nous absorbe dans un système dualiste, celui du littéral et du littéraire. Se tiennent alors dos à dos deux usages de la lettre, littéral et littéraire. L'usage littéral consiste à s'accorder à l'idée que la lettre est un ordre efficient et intangible. L'usage littéraire consiste à penser que la lettre est une indication en direction d'un processus herméneutique, mais sans finalité (ce qui portera le nom de *poiësis*).

1. Aristote dit que la philosophie se définit comme « *ktêsis te kai khrêsis sofias* ; possession et usage de la sagesse », *Protreptiques* [40.2] & Jamblique *Protreptique* VII, 40.2

La naissance de la philosophie (1) signale un problème fondamental d'usage de l'inscription de la loi. En somme, c'est cela le travail de la philosophie. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle a eue pour tâche à la fois de justifier l'ontologie de l'ordre et à la fois de dénoncer les dangers des processus poétiques. Ceci constitue à la lettre ce que nous nommons « naissance de la philosophie » et qui trouve sa racine dans la pensée platonicienne et dans la métaphysique. Il faut donc parvenir à justifier la puissance ontologique de l'ordre de sorte qu'il soit encore en mesure d'assumer cette « puissance » dans la lettre, c'est-à-dire dans le signe. Comment dès lors, l'ordre de « faire » ou de « ne pas faire » ou bien encore l'ordre qui consiste à énoncer « elle chanta » peut-il se maintenir dans la lettre ? C'est le paradoxe du *Phèdre* et c'est le paradoxe de toute la pensée philosophique (2) : la relation entre le signe et l'ordre est injustifiable et fondée sur la *doxa*. Il faut donc un appareillage d'une très grande puissance pour assurer au signe cette puissance. C'est alors l'ouverture de la discussion sur le sens littéral de la lettre ou sur son sens littéraire. Le travail de la pensée (de

2. Le paradoxe platonicien du *Phèdre*. L'épreuve absolue du danger est le signe de l'écrit parce qu'il est *pharmakon* (poison et remède). Cela signifie qu'à partir du moment où la pensée a recours au signe, elle signe alors l'épreuve d'un péril qui est celui de l'ouverture infinie de la lecture et de la leçon. En somme, elle compromet l'ordre. C'est ce que nous nommons une relation silencieuse en ce qu'elle doit à la fois inscrire l'ordre dans l'écrit tout en mesurant l'épreuve du péril non de son effacement, mais de la perte de sa puissance : de son inopérativité. Le signe et l'écriture sont l'ouverture à l'épreuve négative de l'inopérativité. C'est donc en soi aussi cela l'usage de la littérature.

3. Ceci est le travail du *litterator*, celui qui se charge de l'enseignement de la « lisibilité » des signes.

5. C'est précisément la différence qu'il y a encore entre ce que les Latins nomment *lectio*, *relectio* et *neglectio* : lecture, re-lecture et non-lecture qui ont fondé la différence entre ce que nous nommons lecture, religion et négligence.

6. Aristote, *Métaphysique* et *Éthique à Nicomaque*.

la philosophie) a donc été d'assumer la puissance du signe et d'en assurer la légitimation, c'est-à-dire que la *littera* s'incruste bien dans la *lex*. Cette relation a été nommée *auctoritas*, autorité (3). Cependant si la pensée a pris en charge le travail de justification et de légitimation de cette *auctoritas*, il a fallu aussi établir une critique radicale de tout ce qui pouvait nuire à cette puissance d'autorité. Or ce qui nuit à cette autorité consiste précisément à reconnaître que la *littera* ne contient plus la *lex* parce que l'*auctor* prend en charge son ouverture vers une instabilité (voire une illisibilité) (4). Cette instabilité se nomme *poiësis*. Elle ouvre à une non-garantie radicale de la lettre, elle ouvre à la perte de l'épreuve du littéral (5).

L'affirmation de la philosophie se fera donc, à la fois dans la capacité à déterminer la puissance de l'ordre et à la fois dans la capacité à dénoncer ce qui est le risque de la perte de l'épreuve du littéral (donc de la perte de l'épreuve de l'ordre). C'est la déconstruction lente du poétique en tant qu'affirmation de son infériorité (6) parce qu'il est non finalisé et parce qu'il réduit l'épreuve de la puissance et c'est encore l'affirmation, soit de sa forclusion (Platon, *Politéia*) soit de son nécessaire arraisonnement au politique (Aristote). Ceci constitue une rapide archéologie du concept de *lettre* et réintroduit l'idée que ce que nous nommons littéraire soit arraisonné à une technique (la lecture du genre poétique), soit pensé comme une altération de la puissance du signe.

À quoi sert donc la littérature ? Elle sert en somme, à faire l'épreuve, dans la perte de la puissance, de l'efficiencia de l'ordre et de la loi. C'est cela qui définira les théories (ce que nous nommons histoire de l'art et de la littérature) de la représentation. La littérature possède donc un usage précis et une utilité politique. L'histoire de l'œuvre se situe précisément dans la possibilité de son émancipation. C'est

4. Ceci appartient à celui qui est *litteratus* et qui est l'opposé du *litterator*. Le « *litteratus* » est celui qui interprète les poèmes. Suetone, *De grammaticis*, IV : « *Cornelius quoque Nepos libello quo distinguit litteratum ab erudito, litteratos quidem vulgo appellari ait eos qui aliquid diligenter et acute scienterque possint aut dicere aut scribere, ceterum proprie sic appellandos poetarum interpretes, qui a Graecis grammatici nominentur* / Cornelius Nepos qui distingue, dans son ouvrage, le littéraire et l'érudit, dit qu'on appelle communément littéraire ceux qui savent élégamment et savamment parler et écrire, alors qu'il faudrait plutôt l'utiliser pour ceux qui interprètent les poèmes et que les Grecs appellent grammairiens ».

précisément pour cela que la crise de la modernité est une crise de la représentation.

Si nous sommes donc modernes (issus de la modernité philosophique), le littéraire est alors l'épreuve de l'émancipation du politique et de l'affirmation métonymico-symbolique de l'ordre (7). Mais alors, à cet instant précis, il s'ouvre à une crise exemplaire, en tant qu'il ne peut plus répondre à un « usage ». S'il ne « sert » plus à représenter, alors quel est le signe de la permanence de sa présence? Autrement dit que peut bien continuer d'indiquer le littéraire? C'est de cela que provient la critique « vulgaire » qui consiste à dire que le littéraire autant que le poétique ou l'art ne « servent à rien ».

Mais que signifie le terme « usage » dans notre expression l'usage de la littérature? Il signifie communément la manière avec laquelle nous établissons une relation d'habitude avec quelque chose. Usage ne signifie pas l'interrogation technique devant l'objet. L'usage de la littérature pourrait alors vouloir dire la manière avec laquelle nous établissons une relation avec le littéraire. Autrement dit la manière avec laquelle nous établissons une relation avec ce qui n'est pas littéral. Il ne s'agit donc pas d'un problème technique, mais d'une problématique des modes d'agir. L'usage de la littérature ne voudrait donc pas dire « comment on se sert de la littérature », mais bien « comment on se tient devant ce qui n'est pas littéral ». Ceci constitue l'enjeu de notre modernité et la crise même de l'œuvre (8). Ce qui signifie alors que l'usage de la littérature ne signifie plus (ne peut plus signifier) l'interprétation de nos modes d'usages esthétiques de la lettre, mais bien l'infinie gradualité de nos modes de relation. Il y a bien sûr ici trois conséquences fondamentales à cette interprétation. La première est l'épreuve d'une séparation historique entre ce qui est pensé à partir d'un usage esthétique et ce qui

7. Cette affirmation métonymico-symbolique consiste à faire l'épreuve du non-littéral comme possibilité d'une permanente re-lecture de la puissance du littéral. Cela signifie que le non-littéral est autorisé, mais sous l'autorité stricte du littéral.

8. On admet que ce qui est nommé *poïesis* « sert » essentiellement à 1. représenter des éléments du réel (parce que l'être serait naturellement prédisposé à préférer ce qui est représenté plus que ce qui est) [Aristote, *Poétique*], 2. à instruire (fonction politique), 3. à transfigurer la réalité (fonction esthétique et cathartique), et enfin 4. à transfigurer l'être (fonction charismatique). Soit dit en passant, la catégorisation du littéraire comme processus

utile (et comme usage en vue d'une utilité) a eu pour conséquence la crispation de toute production en « genre » en fonction des systèmes de représentation, des systèmes d'instruction, de modèles de transfiguration. Le littéraire comme le poétique sont devenus d'archaïques systèmes de « genre » indexés sur la technique et la finalisation du processus. La littérature a pris le sens vulgaire – et réducteur – d'un « usage esthétique du langage écrit » (*Tf*).

est pensé comme mode de relation : ceci définit à la fois la modernité et surtout la tâche « nouvelle » (9) du poète ou de l'auteur ou de l'artiste qui n'est dès lors plus assigné à des modes de la représentation (techniques, moraux, politiques, etc.). La deuxième est l'épreuve, à partir d'une séparation d'une « nouveauté » possible dans l'usage de la lecture de l'œuvre. Si l'usage de la littérature n'est pas (plus) esthétique, mais établi dans une relation graduelle à la lettre alors ce qui est la teneur même de l'œuvre ne tient plus à l'œuvre, mais à cette relation même. C'est pour cette raison que cette lecture est l'épreuve « nouvelle » de ce que Benjamin appelait un *Gedichtete* (10), un poématique qui ne peut être autre que, graduellement et communément le vivant. Cependant, si l'on accepte d'atteindre cette presque indéterminité du littéraire (ou du poétique) au point qu'elle ne soit pas vraiment autre chose que le vivant alors cela ouvre essentiellement l'épreuve de la lecture au « danger » (11). Est danger ce qui précisément nous oblige à nous tourner d'une autre manière devant le littéraire. La troisième est alors l'épreuve d'une déconstruction radicale du concept d'histoire de l'œuvre, d'histoire littéraire et d'histoire de l'art. L'histoire ne peut plus être une histoire ni technique, ni morale, ni esthétique du contenu de la représentation. C'est cela qui est la crise majeure de l'histoire de l'œuvre et qui consiste alors à énoncer que la modernité se joue exclusivement ici. Dès lors, il faut changer entièrement de paradigmes (d'interprétation et de regard) pour penser l'œuvre. C'est cela qui indique que c'est un art récent. Nous ne pouvons plus regarder l'œuvre de la même manière, ni comme fonction (12), ni comme finalité esthétique, ni (moins encore) comme systèmes de transfiguration du monde : l'expérience de l'œuvre et du littéraire est l'interrogation de notre usage. L'histoire de l'œuvre contemporaine ne peut dès lors se fonder que sur

10. Walter Benjamin, « Deux textes de F. Hölderlin » in *Œuvres*, vol. I., p. 91, & Fabien Vallos, « Le poème & la poésie » in revue *Semicercchio*, n° 50, 2014

9. Le *Dichterberuf* holderlinien.

11. Le « *Gefähr* » benjaminien, *Le livre des passages* [N3, 1].

12. Il est à noter que nous n'utilisons jamais ni le terme fonction ni le terme utilité. L'usage de la littérature ne peut relever de l'utile. Nous commettons systématiquement l'erreur de penser que l'usage entretient « nécessairement » une relation à l'utile. Il faut

dès lors réaliser une archéologie du concept d'usage et de *khrèsis* et refondre la pensée contemporaine de l'usage.

l'interrogation de l'usage, autrement dit de la manière avec laquelle nous établissons une relation avec les « lettres » c'est-à-dire avec les signes que laisse l'usage du langage.

13. « Leçon » signifie précisément, non pas tel qu'il faut le lire, mais tel que cela a pu être lu (tel que cela est lu ou sera lu) par un lecteur, non sous la forme d'un destin unique, mais au contraire sous la forme singulière d'une adresse. Leçon signifie donc la manière de lire et non pas la séance d'enseignement. Parce que leçon, comme lecture, provient du terme latin *lectio*.

Il reste alors à penser ce que dans le langage de la philologie nous nommons une « leçon » (13), de cette « nouvelle » histoire. Il y en a de nombreuses et c'est, semble-t-il, le travail de la philosophie. Non pas de penser ce qu'est la littérature, mais de continuer de vouloir penser l'usage que nous en faisons et l'usage que nous faisons des signes (14).

14. Voir à ce propos l'ouvrage *Chrématisique & poïèsis*, éditions Mix. 2016.

4 octobre 2015